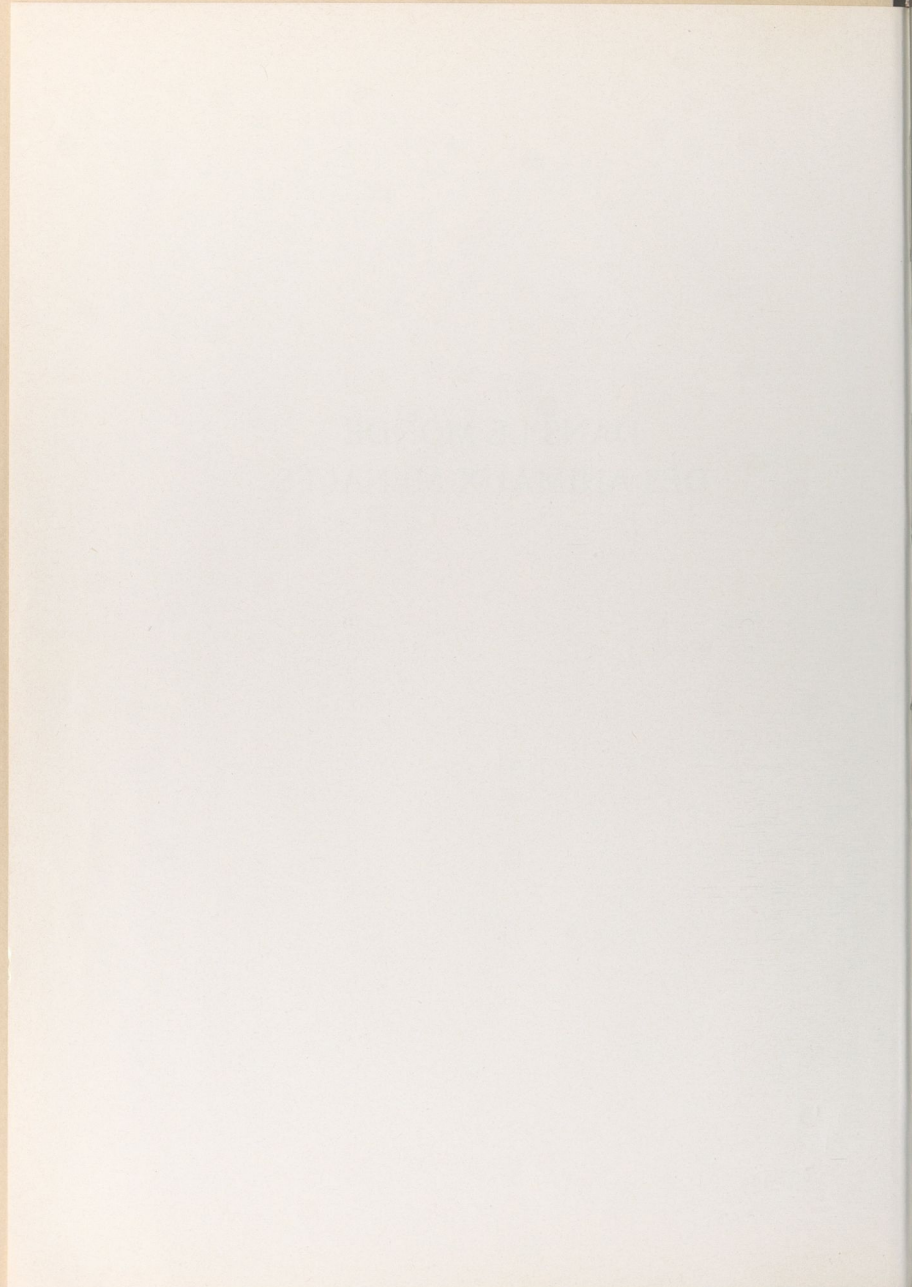


DANS LE MONDE
DES ANIMAUX MENACÉS

4°S
7825

DL 10 6 1975 - 12670



CHRISTIAN ZUBER /

57
39

L'ARCHE DE NOÉ
CAMÉRA AU POING
DANS LE MONDE
DES
ANIMAUX MENACÉS

FLAMMARION



© Flammarion, 1974

© Galapagos Films

Printed in the Federal Republic of Germany

ISBN 2-08-200424-4

TABLE DES MATIÈRES

1. les princes de la jungle :

LA DERNIÈRE GRANDE AVENTURE — AVEC SIR PETER SCOTT — LA VIE MODERNE — POURQUOI LES DERNIERS TIGRES — DES FOURRURES TACHETÉES — CHASSER DES IMAGES — LES JARDINS ZOOLOGIQUES — HUIT ESPÈCES DE TIGRES — DES CAMÉRAS AU BOUT DU MONDE — UN HOMME QUI REVIENT DE LOIN — PROTÉGER LA NATURE — LA MORT D'UN PRINCE — UNE NUIT, UNE TIGRESSE — UNE FEMME SAUVE DES TIGRES. 9

2. au paradis des oiseaux :

LE PLUS RARE DU MONDE — UN EXEMPLE A SUIVRE — UN MILLIARDAIRE SUR LE SABLE — EN VOYAGE DE NOCES — LA FIN DU DODO — MONTER UNE EXPÉDITION — NOS AMIS LES REQUINS — LE COMMERCE DES OISEAUX — LE SCANDALE DES ANIMAUX EN CAPTIVITÉ — LES OISEAUX DEMAIN. 63

3. mes amis les éléphants :

TROIS MOIS DANS LES TROUPEAUX — UNE CHARGE DANS LA JUNGLE — AVEC L'EXPÉDITION OMO — MASTIQUER POUR VIVRE — DE LA NAISSANCE A LA MORT — L'OR BLANC — LES CIMETIÈRES D'ÉLÉPHANTS — LA NOTION DE LA MORT — UN GRAND COUP DE CHANCE — LE SAUVETAGE DE NOTRE AMI AHMED 99

4. expéditions tortues :

UN RÊVE D'ENFANT — AVEC GILBERTO MONCAYO — GRAND-MÈRE EN VOYAGE — LE PLUS PETIT PARADIS DU MONDE — QUAND PONDENT LES TORTUES — LE CALVAIRE D'UNE BÊTE — UNE FERME DE TORTUES — LA COURSE A LA VIE — L'ESPOIR EN MALAISIE — LA CAMÉRA PERDUE. 153

5. les fauves libres :

DANS LA GUEULE DU LION — CES GRANDS CHATS JAUNES — UNE VIE DE LION — DES VOITURES AU PARC KRUGER — QUAND LES FAUVES SONT PERCHÉS — DES LIONS EN INDE — AVEC LES HOMMES ROUGES — PLACIDES MAIS SAUVAGES — ANIMAUX EN CAPTIVITÉ — DES LIONS EN ISRAËL — DERNIÈRE MINUTE. 185

6. l'arche de Noé

LA TÉLÉVISION SAUVERA LA NATURE — LES RISQUES DU MÉTIER — L'ENFER DES SAINTES — INFORMER C'EST CONSERVER — QUAND LES HOMMES S'EN MÊLENT — QUAND LES FEMMES PRENNENT POSITION — SAUVÉ D'UNE FIN LAMENTABLE — DES MILLIONS DE DOLLARS — DES STATUES VIVANTES — RETOUR AU CAMP DE BASE. 223

remerciements 257

appendice I

LES LÉGENDES QUI TUENT. 263

appendice II

LETTRE D'UN MANGEUR D'HOMMES. 267

appendice III

INFORMATIONS DIVERSES SUR LA PHOTO ET LES PRISES DE VUES
CINÉMA. 273

appendice IV

LES ANIMAUX MENACÉS. 277

glossaire

EXPLICATION DES NOMS CITÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE. 285

bibliographie et sources des documents 293

origine des documents reproduits 295

prochain livre en préparation 297





Dans le nord de l'Inde, sur la route de Corbett Park, l'un des seuls endroits du monde où l'on peut voir, avec de la chance, les derniers tigres sauvages en liberté.

Les princes de la jungle

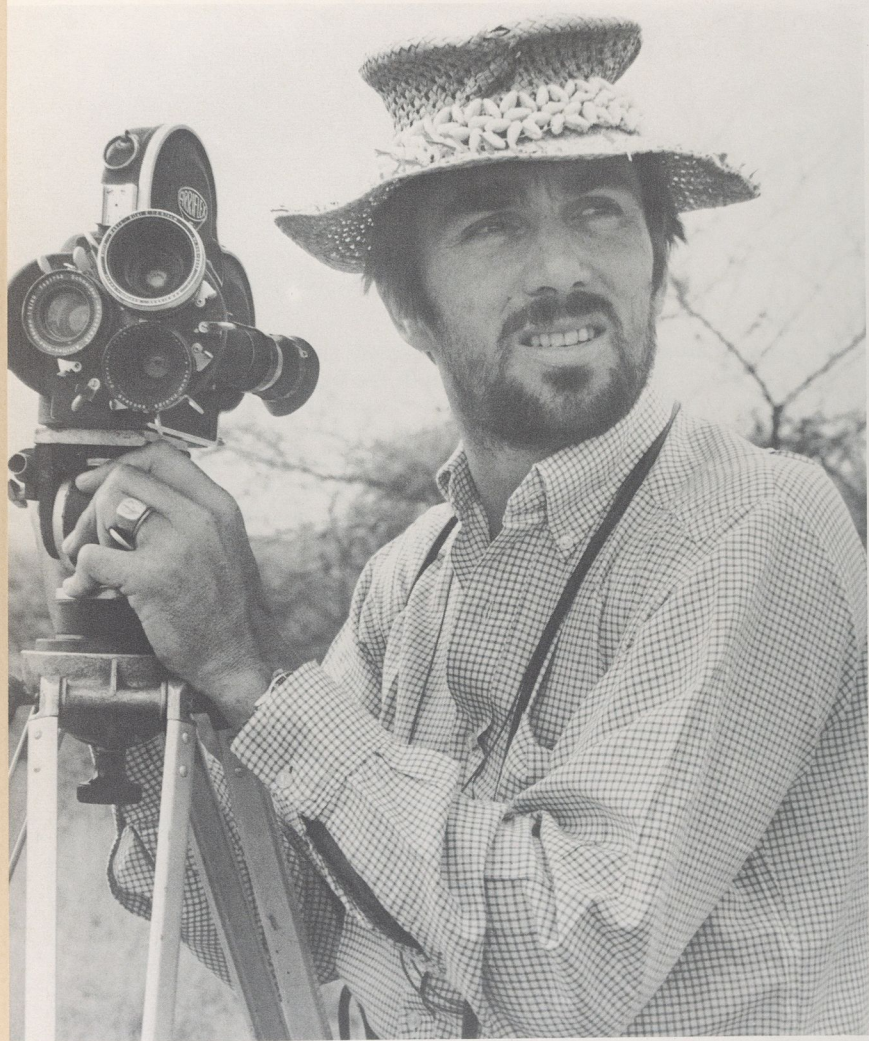
LA DERNIÈRE GRANDE AVENTURE — AVEC SIR PETER SCOTT
 LA VIE MODERNE — POURQUOI LES DERNIERS TIGRES
 DES FOURRURES TACHETÉES — CHASSER DES IMAGES
 LES JARDINS ZOOLOGIQUES — HUIT ESPÈCES DE TIGRES
 DES CAMÉRAS AU BOUT DU MONDE
 UN HOMME QUI REVIENT DE LOIN — PROTÉGER LA NATURE
 LA MORT D'UN PRINCE — UNE NUIT, UNE TIGRESSE
 UNE FEMME SAUVE DES TIGRES

La dernière grande aventure

D'un seul coup le rugissement éclate. Enorme, caverneux, interminable. La peur m'arrache du viseur de la caméra. Le garde me bouscule en reculant ; lui aussi est terrorisé. Comme dans un accident de voiture, j'ai la désagréable impression « qu'il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre », que c'est fini et qu'il faut être prêt au pire. Maintenant la forêt est silencieuse, figée par ce cri géant. Plié en deux, je prends dans mes bras la caméra sur pied avant d'entamer une lente retraite vers la Land-Rover. Ma femme approche, accompagnée par deux Indiens verts de peur.

« Attention, Christian ! Il arrive ! » me souffle Nadine.

Entre le fauve et nous, à cent mètres, il y a la carcasse à demi dévorée d'un buffle tué la veille par le tigre. Malgré sa rage d'avoir été dérangé par des bipèdes, l'animal s'arrête, nous observe de ses yeux d'or en un moment de fixité absolue, puis se jette sur le cou de sa proie pour la traîner sous les épineux dans un grand fracas de bois cassé. Une fois de plus la chance est de notre côté, car la Land-Rover est restée sur la piste et, comme pour toutes nos expéditions, nos seules armes sont nos caméras.



Je regarde le compteur de pellicule : trois minutes. En sept semaines nous n'avons pas plus de trois minutes d'images ! C'est très simple : il n'y a plus de tigres, ou presque, en Inde. Ailleurs, comme nous le verrons, ces splendides carnassiers sont partout « en voie de complète disparition ».

Et s'il n'y avait que les tigres ! Des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des plantes, des crustacés, des poissons par milliers, par millions de spécimens, vont disparaître à jamais.

On connaît le problème. Mais peu de gens savent la vérité sur ce sujet devenu à la mode : la protection de la nature. Dans bien des cas on se fonde sur des chiffres, des rapports, des comptes rendus pour le moins hypothétiques. Mon métier, c'est d'essayer d'aller chercher cette vérité sur le terrain. Ma vocation, c'est de rapporter des documents, des films, des photos, des enregistrements sonores de ce qui devient aujourd'hui le plus grand massacre de la nature depuis sa création. Mon travail, c'est de montrer ensuite ces images à la télévision. Car aux aurores du siècle de l'audio-visuel, je reste persuadé que la télévision est le plus efficace de tous les outils d'information. C'est la télévision, n'en déplaise à certains, qui va sauver la nature.

Les séquences des tigres en Inde sont notre dernière grande aventure avant celle de la chasse aux « singes supérieurs » : gorilles, chimpanzés et orangs-outans. Une dernière grande aventure qui a commencé il y a dix ans. Par hasard. Comme dans les romans à succès, par une rencontre fortuite.

L'homme que j'ai rencontré il y a dix ans, c'est Peter Scott. Le fils de l'explorateur de l'Antarctique. Protectionniste, écrivain, peintre, champion de vol à voile et de voile, ornithologue, spécialiste mondial des anatidés — canards, cygnes, oies — milliardaire de la vraie richesse, celle de ceux qui savent écouter, raconter et voyager.

En serrant pour la première fois la main ferme de Peter Scott, alors que son regard clair m'interrogeait et que les coins de sa bouche souriaient, j'ignorais que cette croisée des chemins allait changer ma vie.

Avec Sir Peter Scott

C'était dans l'océan Pacifique, aux îles Galápagos. Trois mois auparavant, j'étais parti seul de France, sac au dos et caméra en bandoulière, pour filmer « le plus étrange pays du monde ». En fait, fasciné par la vie

un peu exceptionnelle des Européens vivant sur ces îles perdues dans les vagues, j'avais vécu en hippie sans faire grand-chose d'autre que d'accompagner les pêcheurs équatoriens au milieu de cet archipel de la préhistoire. Cette modeste connaissance du terrain m'avait valu un mot de Jean Dorst, alors sous-directeur du musée d'Histoire naturelle à Paris, me demandant d'aider l'expédition de la B.B.C. dirigée par Peter Scott.

J'offris donc mes services d'amateur à ce professionnel de la Télévision, à sa femme Phil, photographe souriante et brillante cuisinière à ses heures, ainsi qu'à l'excellent cameraman de l'équipe, Tony Soper, un Anglais comme on les aime.

C'est ainsi qu'un soir, après une journée torride passée à filmer les spectaculaires amours des frégates de l'île de Tower, Peter me parla, pour la première fois, du W.W.F., le World Wildlife Fund, dont il était le secrétaire général.

J'appris ainsi que cette fondation avait pour grand patron le prince Bernhard des Pays-Bas et qu'une équipe travaillait en Suisse, à Morges, formant le quartier général de l'organisation. Plus d'une douzaine de pays participaient à cette action de protection de la nature. Une organisation internationale apolitique, efficace, et d'un enrichissement moral exceptionnel.

Ce qui me séduisit, entre autres, fut certainement l'aspect financier de cette organisation. La position du W.W.F. face à l'argent. Car il ne faut pas se faire d'illusions : de nos jours aucune entreprise, si pleine de bonne volonté soit-elle, ne peut aboutir sans utiliser à fond le levier « money ». Notre proche passé est là pour le prouver : des centaines, voire des milliers de sociétés, groupements, associations, et autres amicales pleines de bonnes intentions, ont tristement échoué en voulant « faire quelque chose ». Le cœur ne suffit pas, même s'il est sur une main tendue.

Nous le savons tous : l'argent détruit, l'argent pollue, l'argent tue. Mais cet argent peut aussi protéger, préserver et sauver. Le problème, c'est d'en trouver. C'est le but du W.W.F.

Rome ne s'est pas faite en un jour. Cette fondation a pris le temps de se structurer solidement avant de partir en campagne de financement. Une formule de base très simple a été adoptée : pour chaque don un tiers reste dans le pays donateur, le reste est entièrement utilisé pour la protection de la Nature, sans aucun frais de régie. Le bureau de Morges ne coûte rien aux pays affiliés. D'autre part, des fonds peuvent être immédiatement

Si le Jet reste le moyen de transport le plus utilisé par l'explorateur moderne, d'autres formes de déplacement permettent de " prendre le temps de vivre ". Comme ici à Kasiranga derrière le " mahout ", pilote de l'éléphant.



disponibles. Car la nature ne peut attendre la décision d'un conseil d'administration. En matière de protection, tout est urgent.

Voilà donc pour l'argent. Viennent ensuite les actions de conservation. Elles se situent sur différents plans, s'adaptant au sujet, au pays, à l'espèce et aux possibilités de protection. Une liste des cas d'urgence est tenue à jour en permanence, grâce aux correspondants se trouvant sur place et aux rapports des missions d'étude.

A Morges résident une vingtaine de personnes, salariées, travaillant à plein temps et même plus, pour le W.W.F. Comment ne pas être enthousiasmé par des secrétaires tapant « une enquête sur le sauvetage des rhinocéros blancs », un chef de service répondant au téléphone : « Allô ! nous vous envoyons deux postes de radio pour la lutte antibraconniers », ou encore une réunion autour d'une tasse de thé pour célébrer l'arrivée d'un chèque inespéré destiné « au sauvetage des oryx blancs ».

Comme dans toute association, le bureau directeur a des sections spécialisées et des représentants de tous les pays membres. Deux réunions annuelles, prévues longtemps à l'avance, permettent de grouper les « protectionnistes » venus des quatre coins du monde. Dernier détail d'importance : les membres du comité sont tous bénévoles.

Le travail de bureau, les missions sur le terrain, les congrès internationaux se déroulent suivant une programmation très étudiée. On évite tout faste inutile, l'efficacité est toujours prioritaire.

Pour moi, j'ai décidé qu'une part de ce que je gagne dans ma vie professionnelle servirait à me donner le plaisir de travailler pour le W.W.F. C'est là une joie très rare : ce qui ne se paie pas est souvent le plus difficile à acquérir. Et n'est-ce pas une forme de bonheur que de pouvoir dire : « Mon métier c'est ma vocation » ?

La vie moderne

Paris. Assis derrière mon bureau, je travaille à la maquette d'un livre pour enfants quand le téléphone, après un dé clic indiquant l'étranger, se met à sonner.

C'est Morges. S'ils m'appellent, c'est important.

— Allô ! Christian Zuber ? C'est Fritz Wollmar ! Dites-moi, nous montons une grosse opération pour la protection des tigres. Il nous faudrait un film. Des photos.

— Je vois. Et vous voulez ça pour quand ?

— Le plus tôt possible ! Nous aimerions avoir déjà le film, des copies et au moins une cinquantaine de photos.

Fritz, le directeur général, est un homme d'action. Il ne me laisse pas mesurer un seul instant les difficultés du problème, et continue sur sa lancée :

— J'ai fait envoyer un mot à nos correspondants de New Delhi. Ils vont se charger de toute l'organisation sur place. De votre côté tenez-vous prêt ! Je vous envoie une documentation complète sur le tigre. Et n'oubliez pas un vêtement pour les réceptions. Mme Gandhi est dans le coup. Au revoir ! Et mettez des tigres dans votre caméra !

Fritz racroche, me laissant stupéfait, le téléphone à la main, en train de rêver à Kipling !

Techniquement, je suis toujours prêt à sauter dans le premier avion pour aller filmer ou photographier dans n'importe quel coin du monde. Un reportage simple se traduit par six petites valises d'aluminium. Des prises de vues sous-marines, ou d'animaux farouches, nécessitant de très grands téléobjectifs, doublent le nombre de bagages. La pellicule en stock ne pose aucun problème. Bref, sur le plan équipement, pas de difficultés. Les obstacles sont ceux de notre civilisation : visas, permis, douanes, listes du matériel, autorisations, formulaires, photos, signatures, tampons et autres brillantes inventions. C'est fou le temps que nous perdons dans les labyrinthes de la paperasse, même avec des appuis officiels, des relations, les sourires des secrétaires et la bonne volonté des douaniers. Les rouages de l'administration sont ainsi faits qu'à moins de tricher, mentir, truquer, falsifier, frauder, et jouer les innocents aux mains blanches — ce dont nous ne nous privons pas, je l'avoue — chaque voyage constitue au départ une montagne de règlements à gravir.

Le drame, pour nous qui allons souvent dans des pays hypocritement appelés « en voie de développement » et qui furent colonisés jadis par des « pays évolués », est que ces méthodes de paperasseries administratives sont restées bien établies dans ces pays souvent enchaînés sans conditions au système. Certains pourtant n'y croient pas trop. Témoin cette charmante secrétaire d'ambassade africaine — très belle et heureusement pas habillée à l'européenne — qui me reçoit en riant au bureau des visas.

— Vous me donnez votre passeport. Deux photos d'identité. Et vous remplissez les quatre formulaires que voilà !

Elle regarde les photos, rit de plus belle en rejetant la tête en arrière :

— Vous n'êtes pas beau sur ces photos ! C'est mieux en vrai ! Tenez, asseyez-vous à ce bureau.

J'étales les quatre formulaires sur la table et, comme les punitions de l'école, je les remplis successivement. Puis je rends les feuilles bleues.



Consciente de sa fonction, la secrétaire relit à mi-voix mon pensum. Brusquement son regard s'allume :

— Mais, monsieur, vous vous êtes trompé ! Tenez, ici, on vous demande votre adresse. Bon. Et, sur la ligne suivante, l'adresse de votre lieu de travail. Vous mettez la même. C'est faux !

— Mais, mademoiselle, je travaille chez moi !

— Vous ne me comprenez pas ! Ici c'est votre maison. Chez vous. Là où vous dormez. Compris ?

— Compris !

— Là c'est votre travail. Votre bureau. Ce n'est pas la même chose !

Il ne peut pas y avoir la même adresse !

— Mais puisque je vous dis que je travaille dans ma maison !

Le sourire s'est éteint. Elle me remet les feuillets bleus sous le nez en pointant un long doigt brun. A cause de son charme je garde mon calme.

— Il faut que je recommence à vous expliquer, monsieur !..

Et elle remet ça lentement, patiemment, comme on lui a appris à le faire à l'école européenne. Devant mon silence, son bon sens l'emporte enfin :

— Ah ! Et puis tenez ! Le voilà votre visa, il est signé et tamponné. Et toutes ces paperasses... de toute façon, ça ne sert à rien ces papiers !

Joignant le geste à la parole, elle enfourne en vrac les précieux papiers bleus dans un énorme tiroir. Ils y sont certainement encore !

Pourquoi les derniers tigres ?

« ... Et même s'il n'y a plus un seul tigre dans la jungle, ça n'empêchera pas la terre de tourner ! Foutez-nous la paix avec votre campagne ! »

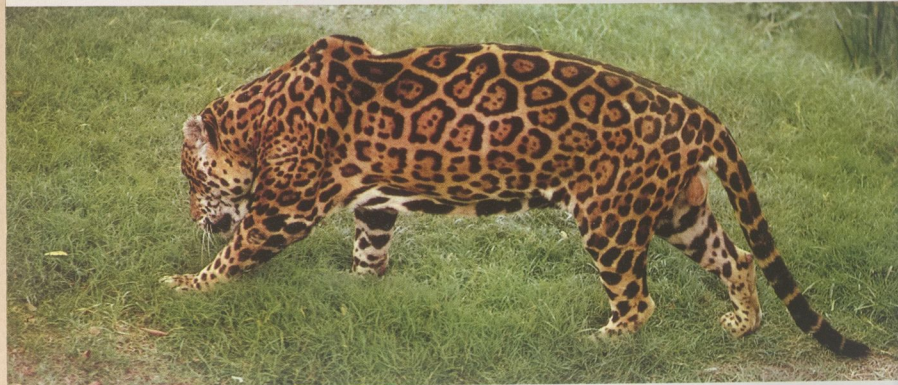
Le Français moyen, fou de rage d'avoir été accosté dans la rue, a froissé le tract avant de le jeter par terre, pris sa femme par le bras et s'est perdu dans la foule. C'est la troisième fois qu'avec une demi-douzaine de garçons et de filles enthousiastes, nous distribuons des tracts aux Champs-Élysées. Il s'agit de repérer les passantes portant un manteau, une veste, ou un col de fourrure de félin tacheté et de leur offrir, avec le sourire, une enveloppe contenant une demi-page de documentation sur les animaux à fourrure en voie de disparition. La consigne est formelle : toujours le sourire.

Les fauves nés en captivité — et le tigre en particulier — ne peuvent être relâchés dans la nature. Ils ne savent en effet ni se défendre, ni fuir l'homme, ni surtout chasser pour se nourrir. Les naissances dans les zoos — ici à Kuala Lumpur en Malaisie — permettent des échanges d'animaux captifs, non le repeuplement d'une espèce libre.



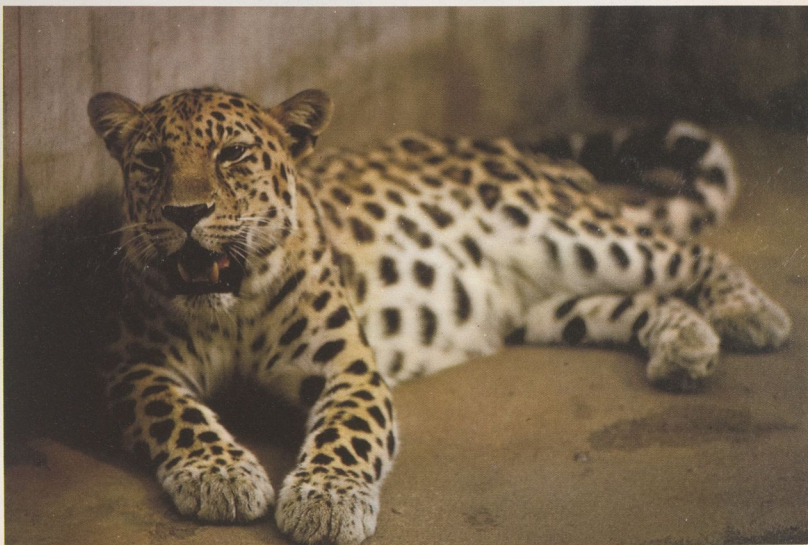
Le tigre blanc est un albinos. Parce que ce phénomène est rare dans l'espèce, le tigre blanc est une attraction pour les jardins zoologiques.

Le jaguar d'Amérique du Sud est le prédateur correspondant à la panthère africaine.





En pleine brousse éthiopienne, un jeune serval, dont la peau est très recherchée par les fourreurs. Sur ce document : la panthère de Chine, dont un couple vit au zoo de Colombo à Sri-Lanka (Ceylan).



Ne pas accepter un centime. Ramasser les enveloppes jetées par les passants. Disparaître dès l'approche d'un képi. Car la distribution de tracts sur la voie publique est interdite, ce qui ne m'empêchera pas de tout filmer sans le moindre ennui du côté des forces de l'ordre.

Le tract est clair et précis :

Sur l'enveloppe : « Madame, ceci n'est pas une publicité mais un message personnel qui vous concerne. »

Le texte, sur en-tête du W.W.F., est non moins aimable :

Madame,

Vous portez un manteau en peau de félin tacheté.

Il est probable qu'il est en votre possession depuis un certain temps, à une époque où l'on ne savait pas encore que ces animaux étaient en voie de disparition.

Aujourd'hui on le sait. On sait que si le massacre n'est pas arrêté, tigres, jaguars, panthères, léopards, ocelots auront disparu de la surface de la terre dans quelques années.

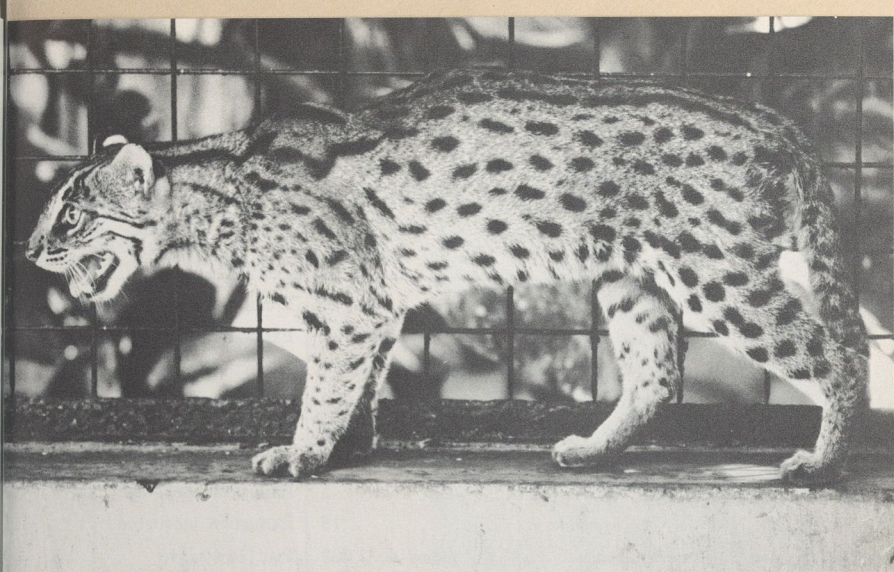
Ces animaux sont pour nous un héritage du passé, ils font partie du patrimoine de l'humanité au même titre qu'un monument historique et même plus encore, car si un monument fait par l'homme peut être recréé par l'homme, aucune puissance au monde par contre ne pourra recréer une espèce à jamais disparue.

Il est donc indispensable d'en arrêter la tuerie, d'arrêter la commercialisation des peaux, d'arrêter de porter les fourrures de ces animaux. Ceci a été démontré par l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature et par le Fonds Mondial pour la Nature qui l'ont porté à la connaissance des gouvernements. D'ailleurs plusieurs pays ont déjà introduit une législation qui interdit l'importation des peaux de félins tachetés et la Fédération Internationale des Fourreurs a recommandé à ses membres de retirer les peaux du commerce.

Nous ne vous demandons ni de détruire ni de vendre votre manteau, ce qui ne changerait rien au problème des espèces en voie de disparition. Nous vous demandons de ne plus le porter afin de ne pas inciter d'autres femmes à en faire autant.

Les fourreurs n'enregistrant plus de commandes de manteaux de félins tachetés, le commerce des peaux s'arrêtera et plus rien ne justifiera la chasse et la destruction de ces animaux.

En agissant ainsi, vous contribuerez à les sauver et en les sauvant vous



Pratiquement éteint parce que surchassé : le chat sauvage de Ceylan photographié au zoo de Colombo. C'est le guépard d'Iran. Sa queue épaisse et plus longue le différencie du guépard africain. Il n'existe plus dans la nature. Ce mâle est probablement le dernier spécimen en vie.

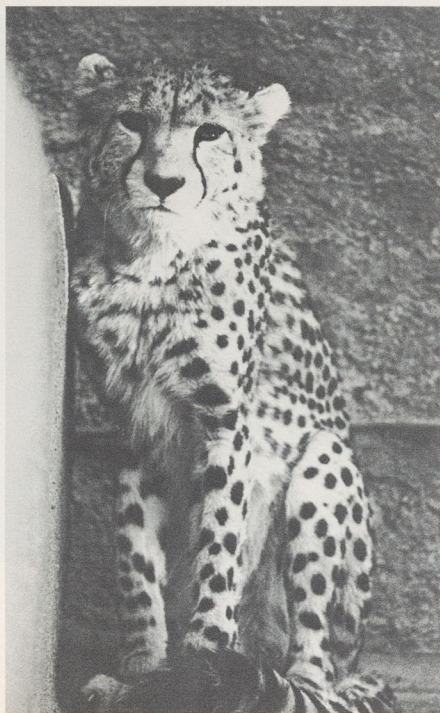
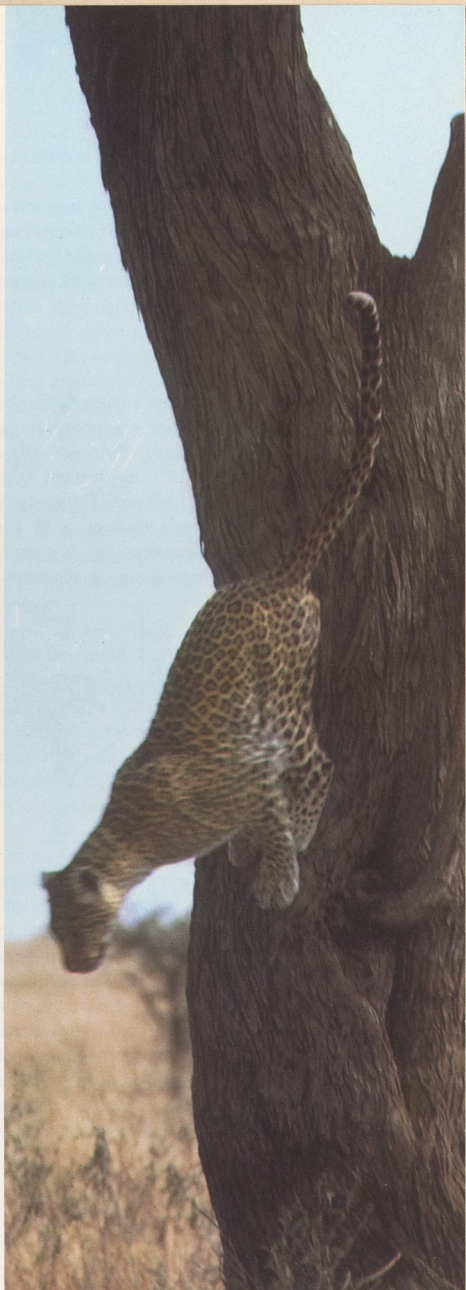
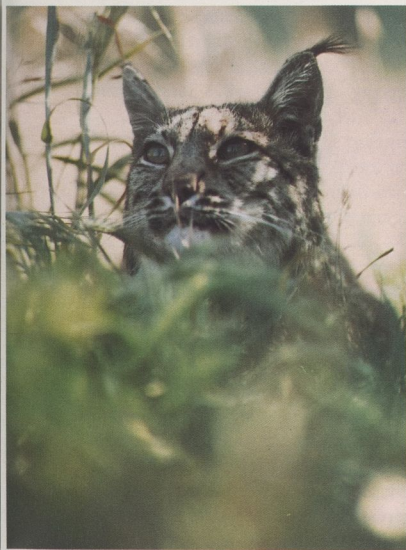


TABLEAU DES TIGRES DANS LE MONDE

Espèce de tigre	Nombre probable	Information
Tigre de Bali	0	Eteint
Tigre de Sibérie	60 à 70	Extinction probable
Tigre de Chine	moins de 50	Extinction probable
Tigre d'Indochine	moins de 2 000	Extinction probable avant 20 ans
Tigre de Sumatra	sur très grande étendue moins de 100	Extinction probable
Tigre de Java	5	Extinction inévitable
Tigre de Caspienne	15	Extinction inévitable
Tigre de l'Inde	moins de 2 000	Peut être sauvé



Trois félins en voie de disparition : le guépard, le lynx d'Europe, et la panthère d'Afrique. Les fourreurs européens, américains et japonais sont responsables de cette extermination. Leur publicité intensive auprès du public, jointe à l'offre d'achat des peaux faite aux braconniers, a presque entièrement fait disparaître ces espèces.



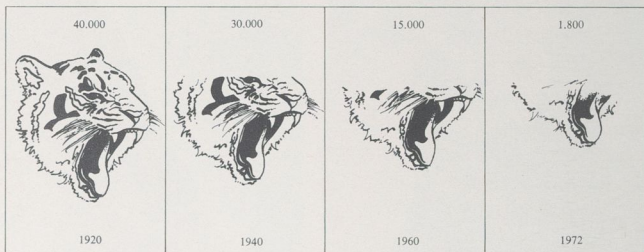
contribuerez à maintenir présent pour les générations futures un des joyaux de la nature.

Si vous portiez cette fourrure à Londres ou à New York, vous risqueriez d'être importunée car le message que nous vous transmettons par cette lettre y est connu du grand public.

Si vous acceptiez notre suggestion, vous nous feriez plaisir en nous écrivant.

*Fonds Mondial pour la Nature
Morges - Suisse.*

Il ne s'agit en aucune façon de condamner, mais d'informer. A propos, notons au passage des pourcentages moyens concernant cette campagne : 58 % des femmes affirment avoir acheté leur fourrure avant de connaître la situation, 21 % ne tiennent aucun compte de la disparition de l'espèce. Le reste est indifférent. En revanche, 80 % des personnes accostées dans Paris ont accepté le tract, 5 % l'ont jeté peu après. Les autres ont eu la réaction du monsieur qui s'est exprimé au début de ce chapitre, et auquel il n'est pas nécessaire de répondre.



Il y a soixante ans, à une époque où les mots « protection de la nature », « écologie » et « pollution » n'existaient pas, devant la diminution flagrante des tigres en Inde, un groupe de scientifiques, travaillant en rapport étroit avec le Service des Forêts et le Service des Chasses, décida de recenser ces animaux. Partant du principe que les fauves vont boire au moins trois fois par semaine, que d'autre part chaque animal ou famille vit sur un territoire précis et qu'enfin deux tigres laissent derrière eux des marques de pattes différentes, l'opération fut déclenchée après une minutieuse préparation. Des centaines d'appâts furent disposés dans la jungle, en des endroits repérés sur la carte. Comme les points d'eau, les carcasses furent encerclées de cendres étalées sur le sol de façon à pouvoir clairement prendre les traces des tigres.

Et au jour J, simultanément dans toute l'Inde, on fit un relevé sur calque de toutes les empreintes laissées par les fauves. A l'occasion, on releva les traces de panthères, de chats sauvages, de renards, de furets et même de pythons ! Pour éviter le risque de compter deux fois le même animal — les très vieux tigres ont parfois des territoires recouvrant ceux d'animaux plus jeunes — on diminua de 15 % le chiffre total obtenu. Celui-ci, après bien des calculs, des vérifications — sans l'aide des machines actuelles — se monta à quarante-deux mille spécimens. Quand on sait que le tigre est un prédateur, c'est-à-dire un animal qui rétablit l'équilibre naturel par la capture d'un certain nombre de proies, donc une espèce minoritaire par rapport aux troupeaux de cerfs, antilopes et autres herbivores vivant en très grand nombre dans certaines régions sauvages, on peut conclure que ce chiffre de quarante-deux mille tigres n'est pas, et de loin, très important pour une surface grande comme cinq fois la France.

Le temps a passé. Utilisant la même méthode d'investigation, enquêtant dans les mêmes endroits, menée par la même équipe de chercheurs, de forestiers, de gardes, et de protectionnistes indiens et britanniques, une opération similaire fait apparaître soixante ans plus tard le chiffre catastrophique de « moins de mille huit cents tigres ».

De quarante-deux mille à deux mille — en arrondissant pour compter les vieux à qui on ne la fait pas deux fois de suite ! — il y eut près de quarante mille tigres tués en soixante années.

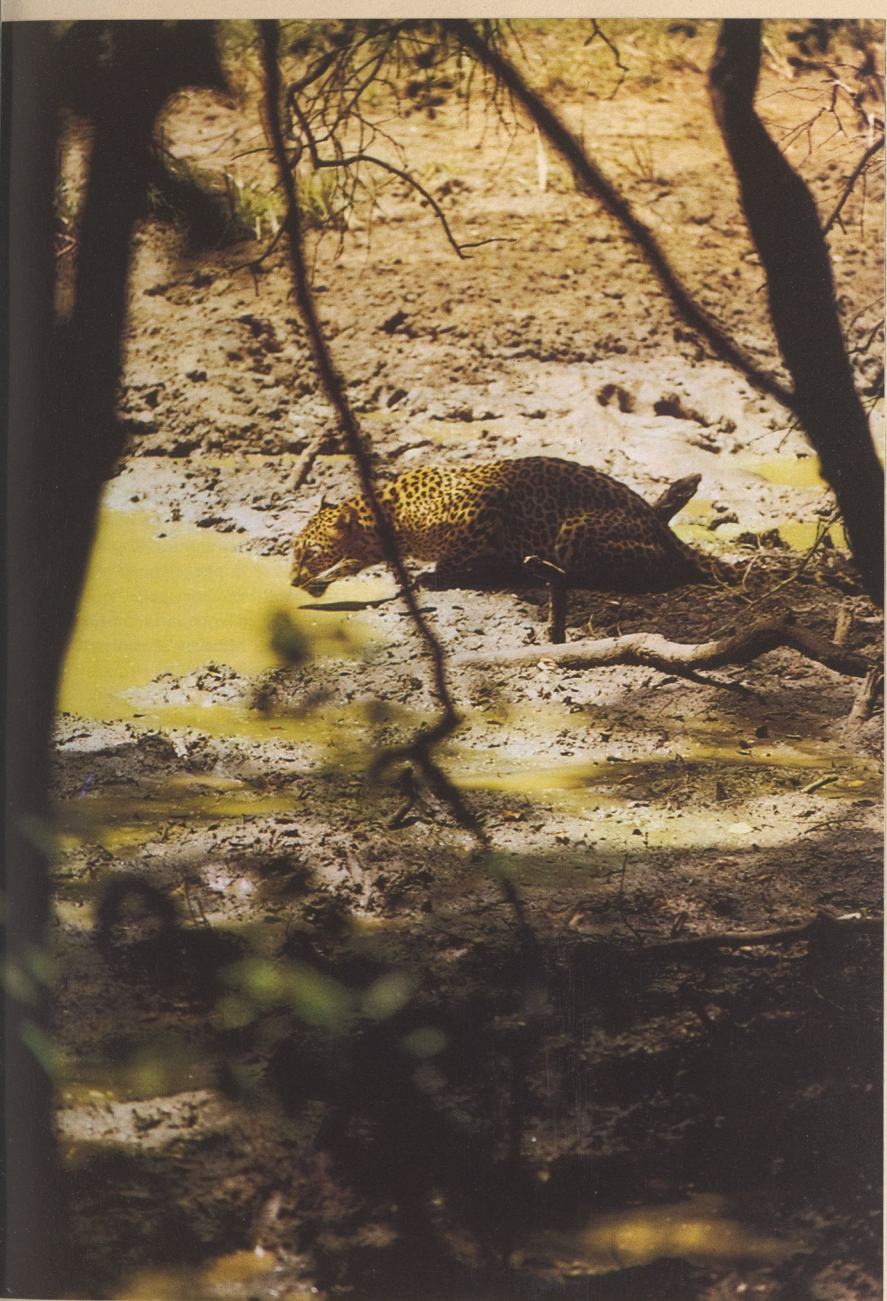
A lui seul ce chiffre justifie la nécessité urgente d'une vaste information, l'étude approfondie du « pourquoi » de ce massacre et la mise sur pied d'un programme de protection des animaux survivants. Il justifie également notre expédition de sept semaines sur le terrain, deux films pour la télévision, sept cents photographies, et le chapitre du livre que vous tenez entre vos mains.

Des fourrures tachetées

Pour les protecteurs de la nature, la rapide disparition de tous les félins tachetés est l'une des chaînes les plus difficiles à briser. Elle commence à l'acheteur, ou l'acheteuse, qui décide de suivre la mode, de satisfaire son orgueil et parfois, il est vrai, son goût pour les belles choses. Second maillon, l'un des plus solides et des plus dangereux pour la nature : le fourreur. C'est lui le responsable. C'est lui qui achète et qui vend. Il gagne sur les deux tableaux et pousse donc à la fois à la consommation et à la capture. Après lui, commence une série d'intermédiaires, de trafiquants, d'hommes de main



Pour filmer cette jeune panthère à Sri-Lanka, nous l'avons appâtée avec un quartier de viande. Ceylan est l'un des rares endroits du monde où l'on peut voir, en plein jour, des panthères sauvages, notamment aux points d'eau.



aboutissant aux chasseurs d'animaux. Ces derniers sont le plus souvent de pauvres bougres ignorant totalement la valeur commerciale des peaux. Et pourtant les sommes offertes au premier stade sont déjà énormes. Nous le verrons à propos des peaux de tigres.

C'est aussi le fourreur, ne l'oublions pas, qui tient la barre du grand massacre. Le tout-puissant syndicat des Fourreurs, en dominant le marché, en faisant stocker les peaux, en maintenant ainsi un cours très élevé des fourrures, arrive à vendre un produit très cher même quand les arrivages sont importants. Nous avons filmé des stocks énormes de fourrures en Suisse. Le propriétaire n'a pas hésité à nous dire : « J'achète et je mets de côté. Un jour, les prix vont monter et là j'écoulerai lentement ma réserve. » C'est ce que font également les trafiquants en brousse. Malgré le danger — un raid de police est à craindre — celui qui achète directement aux braconniers a toujours un tas de vieilles peaux chez lui. Quand le braconnier arrive avec un sac contenant la dépouille d'une bête, avant même de parler prix on prendra soin de lui montrer qu'il n'est pas le seul et que les réserves sont importantes. J'ai vu ainsi en 1973, dans une échoppe chinoise de Singapour, un Malais abandonner cinq peaux de panthères, dont celle d'un bébé de six mois au plus, pour une bouchée de pain. Et je n'oublierai jamais le sourire édenté du trafiquant quand, après la sortie du Malais, j'ai soulevé à bout de bras son « stock » de peaux : elles étaient si vieilles que des paquets de poils me restèrent dans les mains ! En Afrique de l'Est, même scénario. Un Indien voit arriver deux Masaï porteurs de trois magnifiques peaux de servals encore rougies de sang. Sans un mot nous pénétrons dans l'arrière-boutique. L'Indien soulève le couvercle d'une énorme caisse. Apparaissent des peaux de léopards desséchées et pliées les unes sur les autres. Le couvercle de la caisse tombe. Les Masaï ont compris. On leur donnera quelques billets sales et pas un sou de plus. Et l'Indien prend soin de prévenir les vendeurs : il connaît des policiers qui cherchent des braconniers... pour le cas où l'un d'entre eux s'aviserait d'aller ailleurs proposer sa marchandise.

Cette lamentable exploitation ne s'arrête pas là. Bien souvent les autorités, ayant saisi un stock de fourrures et mis provisoirement un pauvre type en prison — les responsables ne sont jamais pris —, se trouvent en possession des peaux. Généralement, après un interminable procès-verbal qui ira grossir le volume impressionnant des paperasses, les fourrures sont enfermées dans un bâtiment de stockage. Elles disparaîtront peu après, mais qu'importe puisque sur le papier on a appliqué la loi !

Je précise à nouveau qu'il s'agit ici de fourrures de félins tachetés. Il n'est pas question, sous prétexte de sensiblerie, de vouloir interdire tout commerce de la fourrure ! Je porte moi-même des manteaux en peau de

mouton. C'est chaud, agréable et parfois indispensable en expédition. Bien d'autres espèces animales doivent permettre aux hommes de se couvrir de peaux de bêtes. Reste à savoir lesquelles sont exploitables, et quelles sont celles au contraire qu'il faut aider à vivre.

Sans tenir compte des classifications scientifiques, on peut admettre que les animaux à fourrure se répartissent en trois groupes :

1. — les animaux à fourrure élevés par l'homme en captivité (visons, zibelines, chinchillas, lapins, moutons, etc.), que l'on peut porter ;

2. — les animaux sauvages, chassés pour leur peau, dont les effectifs dans la nature sont pour le moment en nombre suffisant (renards — pas tous —, castors (dans certains pays), qu'il faut éviter de porter ;

3. — les animaux dont on est certain que l'espèce va s'éteindre, à cause de leur surexploitation et dont la liste complète tiendrait tout juste dans cette page. Citons parmi eux les félins tachetés les plus connus : tigres, panthères, jaguars, léopards des neiges, guépards, lynx et ocelots. Et, pour rester dans la fourrure, les phoques, pandas géants, ours blancs, ours grizzly, loutres, vigognes et colobes. Qu'il ne faut jamais porter.

Chaque année de nouveaux noms s'ajoutent, sans compter les espèces rares qui s'éteignent sans témoins. Bien des gens mal informés, entendant parler des animaux en voie de disparition, affirment :

— Mais c'est normal ! Les dinosaures ont bien disparu !

Nous aimerions que ce soit « normal », encore que, si quelques dinosaures subsistaient au fond des grands marécages de Floride, l'intérêt de leur étude et de leur observation scientifique serait énorme. Non, il s'agit bien d'espèces qui disparaissent à cause de l'homme, exterminées par la chasse, anéanties par le monde d'aujourd'hui, et non pas pour des raisons naturelles.

Chasser des images

Nous avons fait cinq expéditions en Afrique, une à Ceylan et deux en Inde afin de rapporter des documents sur les félins tachetés. Nous pensons que, pour pouvoir discuter de ces problèmes de protection, il est indispensable de bien connaître la vie, les comportements et le nombre des animaux dont l'espèce semble menacée. C'est un travail de longue haleine. Les erreurs sur le plan scientifique peuvent provoquer des catastrophes. Certaines études sont délicates, certaines observations (migrations, vie nocturne, animaux sous-marins, espèces vivant dans des territoires inaccessibles ou même dangereux) extrêmement complexes, comme cela nous est arrivé à l'île de

PROCHAIN LIVRE EN PRÉPARATION

Au moment où nous mettons sous presse, Christian Zuber et son équipe partent pour les forêts du nord de Bornéo.

Deux films seront tournés sur cette expédition. En effet, le prochain programme d'étude et de protection est consacré aux grands singes, à savoir : gorilles, orangs-outans, chimpanzés, et lému-riens, en particulier l'indri.

A ces espèces, Christian Zuber ajoutera, pour compléter la liste des descendants d'un " primate commun ", des informations nouvelles sur le yéti.

Ce sujet, accompagné des reportages sur l'origine de l'homme et notamment celui de l'OMO, en Éthiopie, fera l'objet d'un prochain livre dans cette nouvelle série.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

